

ÉDOUARD BAER

“la chanson populaire, c'est l'âme d'un pays”

entretien ANOUCK RENAUD ET ALEXIS TAIN *photographie* ANTHONY BIBARD (PANORAMIC)

Révéle à Radio Nova, où il était cerné par les mélomanes, frère du musicien Julien Baer et petit neveu d'un parolier de Ferré, le comédien Édouard Baer entretient avec la musique un rapport complexé, basé avant tout sur les textes et la sensation du rassemblement.

Édouard Baer ne comprend pas ce qui nous a amené jusqu'à lui : «Moi, je vous accueille avec plaisir mais la musique, je n'y connais rien!» Modeste, le comédien de cinquante-trois ans, à la facon flamboyante, a passé la majeure partie de sa vie entouré de musique. Son grand-oncle, René Baer, était parolier, notamment pour Léo Ferré. Son frère aîné, Julien, a signé quelques élégantes pages (*Le Monde s'écroule, Juillet 66, Drôle de situation...*) de la pop française du dernier quart de siècle. Lui a fait ses débuts radiophoniques sur la très musicale Nova, a nourri ses émissions récentes (*Plus près de toi, Lumières dans la nuit*) de l'énergie de groupes venus du monde entier, a collaboré avec Alain Souchon sur la bande originale de son dernier film en tant que réalisateur, *Ouvert la nuit*, ou s'est amusé à camper, en début d'année dernière, un batteur punk dans *La lutte des classes* de Michel Leclerc. Plutôt bien placé, donc, pour parler musiques, au pluriel.

Comment définirais-tu ton rapport à la musique ?

Je n'ai jamais vraiment écouté de musique. C'est terrible. Les gens se définissent toujours par la musique qu'ils écoutent : quand j'étais ado, il y avait ceux qui écoutaient du funk, du rock, du blues... Mon frère écoutait beaucoup de choses, les productions Tamla Motown, Phil Spector... Moi, ce que j'aimais, c'était les paroles. Donc je prenais plutôt les disques de mes parents. Guy Béart par exemple, c'était déjà la honte. La honte a continué au lycée ; la new wave, je trouvais ça abominable de froideur, ça me glaçait. Toute la techno, l'électro, la French Touch, je ne comprends même pas de quoi il s'agit, j'ai l'impression de ne pas parler la même langue.

Et pourtant, en 1993, tu entres à Nova pour présenter *La Grosse Boule* avec Ariel Wizman.

Après avoir été la honte lors de mon adolescence, j'ai été la honte de Radio Nova ! En musique, l'interlocuteur de Jean-François Bizot, c'était Ariel Wizman. Moi, j'étais une amitié sans raison objective, j'avais l'impression d'être

adopté. J'ai fait quelques voyages avec Bizot, il fallait fouiller, trouver des vinyles, des livres, des adresses, il parlait à tout le monde... Une curiosité inlassable et inépuisable. J'ai commencé à accrocher aux musiques du monde : Jean-François Bizot ramenait des trucs d'Amérique du Sud, Ariel Wizman était un grand spécialiste de salsa. J'aime bien la musique qui a beaucoup de sentiments, c'est pour cela que les musiques d'énergie pure, qui jouent sur le BPM, me glaçant.

À l'époque, la musique, tu l'écoutais où ?

Il y a des lieux plutôt liés à l'alcool et d'autres à la drogue. Moi, d'un point de vue moral, la boisson m'a toujours plus amusé. Je suis de l'école Antoine Blondin¹, qui dit qu'on ne trinque pas avec des seringues. Évidemment, je suis allé à des raves pour voir mais, au final, ça m'a plutôt fait de la peine. La seule chose qui m'amusait, c'était de voir des musiciens jouer. Quand j'avais dix-huit ans, il y avait des endroits déments qui n'existent plus à Paris maintenant. Au *Raspoutine* [une ex-maison close et cabaret russe du VIII^e



Philippe Katerine et Édouard Baer à la sixième cérémonie des Globes de Cristal, le 7 février 2011 au Lido, Paris.

1. Antoine Blondin (1922-1991), journaliste et romancier français de l'école des Hussards, connu pour tremper sa plume dans l'alcool.



Repères

- **1966**
Naissance à Boulogne-Billancourt
 - **1993**
Débuts à Radio Nova avec Ariel Wizman (jusqu'en 1997)
 - **1994**
Débuts à Canal+ (jusqu'en 1999)
 - **1999**
Réalise son premier film *La Bostella*
 - **2001**
Rôle culte dans le film *Astérix et Cléopâtre*, Molière de la révélation masculine pour la pièce *Cravate Club*, maître de cérémonie aux Césars pour la première fois
 - **2008**
Maître de cérémonie au festival de Cannes pour la première fois
 - **2012**
Nommé chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres
 - **2016-2018**
Matinale de Radio Nova
 - **2017**
Apparaît sur le morceau *Slam & Slam'ed* de Shaka Ponk
 - **2019**
Écrit et joue *Les élocubrations d'un homme soudain frappé par la grâce* au théâtre Antoine
2.
Sur *Rive gauche*, parue sur l'album *Au ras des pâquerettes* (1999).
 3.
Sur *La Vie ne vaut rien*, parue sur la compilation *Collection 1984-2001* (2001).

arrondissement, ndlr], il y avait encore l'orchestre russe qui jouait. C'était fou. (*rire*)

Maintenant que ces endroits ont disparu, tu vas où ?

Eh bien, je vais aux mariages et aux enterrements! (*rire*) J'aime bien quand il y a des orchestres. J'ai toujours fait des anniversaires avec des orchestres, par exemple. Sans rire, ça peut m'arriver d'aller à des concerts mais ce sont plus des concerts de chanteurs, des orchestres tziganes, certains groupes africains...

Tu as été récemment à la tête de deux émissions de radio, *Plus près de toi*, la matinale de Nova, et *Lumières dans la nuit* sur France Inter. Quasiment à chaque fois, un groupe venait jouer en direct. C'est toi qui avais fait cette demande ?

Ah oui, parce que les *live*, je trouve ça extraordinaire! Qu'il y ait du public qui vienne le matin, c'était dément, ça faisait une émission-spectacle. Ça m'amusait aussi parce qu'avec ma culture musicale un peu minable, ça me permettait de voir ce qui se passait. Ruddy Aboab, le programmateur de *Plus près de toi*, me faisait découvrir des trucs et dans 90 % des cas, je trouvais ça extraordinaire. On a eu des groupes jamaïcains déments, le grand orchestre du Bénin, Calypso Rose, Inna de Yard, l'Italien Vinicio Capossela, la fanfare allemande Meute... Des grands happenings comme ceux-là, c'était pas facile mais c'était fou pour les artistes de venir chanter à huit heures du matin.

Tu as aussi été producteur à une époque de *Studio 5*, une émission musicale sur France 5.

Avec le présentateur, Barka Hjjj, on trouvait que c'était dommage de vendre toujours des chansons avec des clips,

de proposer immédiatement un imaginaire en plus, et on a voulu faire venir toute la scène française dans un décor unique, très simple. Je trouvais ça bien de mettre à égalité tout le monde, comme si c'était une répétition. Il y avait - il y a toujours, d'ailleurs - assez peu de plateaux où les gens viennent chanter. Avant *Taratata*, on invitait les chanteurs dans des talk-shows, ils n'étaient pas à l'aise. Étienne Daho, qu'est-ce que tu veux qu'il aille faire chez Ardisson, à *Nulle part ailleurs* ou même chez Denisot ?

Ton émission sur Inter s'appelait *Plus près de toi*. La musique, pour toi, c'est fait pour créer du lien ?

C'est important, la chanson populaire, dans l'âme d'un pays. Plus que la littérature et plus que le cinéma. Il n'y a rien qui réconcilie plus les différentes classes sociales. J'adore les ferias, les fêtes de village, l'idée du bal populaire. Après, je ne te parle pas non plus de la queue-leu-leu, de la chenille ou d'Yvette Horner. J'aime bien les pays qui ont réussi à maintenir une musique populaire sur plusieurs générations, comme l'Espagne. En France, c'est une catastrophe, à cause de l'accordéon et du bal musette. Si c'est ça notre culture populaire, je comprends qu'on se soit enfuis. Ici, c'est le couvre-feu : dès que les jeunes mettent leur musique, les vieux s'en vont.

Mais alors en France, qu'est-ce qui crée le lien ?

En France, le genre musical populaire, c'est la chanson, le texte, les paroles. Il y a eu un moment dingue où Brassens était un chanteur populaire, écouté dans tous les milieux. Ferré aussi... Et ça, c'est magnifique! Aujourd'hui, Souchon est obsédé par ça et je trouve que c'est incroyable. Ne pas aller chercher des références ultra-élitistes,

essayer de faire des images fortes qui parlent un peu à tout le monde. Dans chacune des chansons de Souchon, il y a au moins deux phrases qui sonnent comme une histoire entière, le rêve de tout chanteur populaire.

Par exemple ?

Pour rendre deux personnages mythiques, il les décrit en disant : «*À traîner sur les berges venez voir, on dirait Jane et Serge sur le pont des Arts.*»² C'est évidemment Gainsbourg et Birkin, mais «on dirait». Ce n'est pas sûr, c'est trop flou pour qu'ils apparaissent vraiment. Et puis le verbe «*traîner*» sur les berges, ça fait rêver de traîner sur les berges. «Venez voir!», on appelle les gens, comme si on avait tout d'un coup vu la Vierge. Donc avec des mots de tous les jours, on a une image dingue!

Dans *La vie ne vaut rien*, il y a aussi une phrase incroyable : «*Il a vu l'espace qui passe, entre la jet-set, les fastes, les palaces, et puis les techniciens de surface.*»³ Pour expliquer que dans sa vie il a vu tous les milieux sociaux. «*Jet-set, les fastes, les palaces*». Bam, on voit l'image! Il faut voir quand même, ces mots c'est dingue comme ils sonnent! C'est le bling bling en trois mots. Alain Souchon, il est gênant de modestie. On n'arrive même plus à lui faire de compliments. (*rire*) C'est dur d'ailleurs pour ces gars-là, ils n'ont personne avec qui dialoguer. Cabrel aussi. *Samedi soir sur la terre*, c'est une chanson qui dit qu'il y a un point qui relie tous les gens, comme il y a des saisons qui nous réunissent tous. Il y a un samedi soir sur la terre. Moi ça me fait rêver. Le samedi soir, c'est la trêve, tout un tas de possibilités. C'est la parenthèse pour tout le monde, la rencontre.

“ÉTIENNE DAHO, QU'EST-CE QUE TU VEUX QU'IL AILLE FAIRE CHEZ ARDISSON, À NULLE PART AILLEURS OU MÊME CHEZ DENISOT ?”

Et à l'étranger, il y a des artistes dont les paroles te touchent ?

La plupart des chansons anglaises sont très décevantes. Même les chansons de Bob Dylan, en termes de paroles, ne sont pas à la hauteur de... Ferré par exemple. Sinon, Leonard Cohen, je trouve ça dément. Des images chocs en peu de mots et plusieurs grilles de lecture. Les mots sont dingues et puis après, les gens te disent «Mais tu sais, ça c'est une référence à ci, à ça»...

Aujourd'hui, un peu partout dans le monde, le hip-hop est le genre populaire par excellence.

Les rappeurs qui ont renoncé un peu à la colère, comme Maître Gims, ils essayent de faire de la chanson populaire, mais bon... Ils prennent un peu le cahier à rimes. «*Elle a chanté, acheté, un cahier*». J'ai trois rimes en *é*, qu'est-ce que tu veux faire de ça? Mais il y a des gens qui essayent, par le hip-hop, d'être à un niveau de paroles très fort, comme Eddy De Pretto. J'aime bien Angèle aussi, il y a un truc exigeant qui commence à se développer dans ses chansons, étonnant, poétique aussi, à la limite de la naïveté. Et puis Bigflo et Oli, j'adore, c'est vraiment populaire. Populaire, c'est de la qualité qui réunit. Ça me fait penser à mon père qui collectionnait les objets d'art populaire qui servaient tous les jours et qui étaient incroyablement bien faits.

Comment faire pour que la chanson française continue de s'inscrire dans le temps ?

Ce qui peut démoder une chanson, c'est qu'elle soit bloquée dans un arrangement.

Quand tu entends des trucs des années 1980, avec les synthés qui arrivent... il faut réenregistrer tout ça. C'est pour ça que j'adore les piano-voix, les guitare-voix. C'est indémodable. Et puis les duos aussi. Je pense qu'à la fin de sa vie, Aznavour se renouvelle surtout dans les duos et en chantant dans une autre langue. Forcément, quand tu as chanté quatre mille fois *La Bohème*...

Tu en as d'ailleurs fait quelques-uns.

J'ai fait un duo avec Régine, *Ouvre la bouche, ferme les yeux*. Un duo en yiddish avec la chanteuse israélienne Myriam Fuks, que j'avais appris en phonétique. J'ai fait *Caramels, bonbons et chocolats*, là avec Zazie, sur scène aussi. *Paroles, paroles, paroles...*, je faisais Delon. «*Tu es le soleil qui brille dans mes yeux, regarde-moi, je t'en supplie*». J'en faisais des caisses (*rire*). Tu fonds dans les graves. J'ai chanté à l'Olympia, avec Christophe, sur *Les marionnettes*. Il était seul au piano, et là... J'entre! Au milieu de la chanson. À la George Michael et Elton John! J'adorais ça, ça me rendait fou. J'ai souvent été chez Christophe la nuit parce qu'il est insomniaque. Son salon, c'est un *home studio* géant. C'est un trifouilleur de son obsessionnel, il s'assoit, te chante des chansons, te passe des maquettes... Il peut aussi se balader avec une guitare. Avec modestie, s'il y a un piano dans un bar et s'il est inspiré, il s'y met.

Toi aussi, tu as ce côté inspiré, où tu improvises. Je pense par exemple à tes textes déclamés en introduction de la matinale de Nova, où tu brodaient sur un thème avec un fond musical.

Ça me manque. Je vais d'ailleurs en refaire des petits trucs pour France Inter, depuis chez moi. Dans ces cas-là, c'est la musique qui me fait sortir les mots, ce n'est pas pour habiller. J'arrivais dans un certain état d'esprit à Nova, d'une certaine humeur. Je voyais des images, j'écoutais plein de morceaux, du hip-hop, du piano et puis là, d'un coup, il y en avait un qui me faisait sortir les mots. C'est un truc de mon enfance, on faisait ça avec mon frère. Dans des bars où il y avait un piano, il jouait *Avec le temps* de Ferré et je faisais des impros.

Ton personnage un peu dandy a parfois pu être comparé à Gainsbourg. Tu l'as connu ?

Je l'ai croisé quand j'habitais vers la rue de Verneuil. Il y avait un petit restaurateur africain qui s'appelait *Le Baobab*, rue de l'Université. Il y buvait des punchs puis allait au bar de l'hôtel Lenox boire un triple 51. On avait dix-huit ans. On n'a jamais osé le déranger. Il nous intimidait énormément.

Qu'est ce qui te fascine chez lui ?

Gainsbourg, il a tout fait, il a inventé un truc tellement fort. Tout est noyé par l'invention du personnage Gainsbarre. Il a été photographié plus de fois que Picasso. Il occupe tout, il bloque tout. À la fois très intellectuel et très cul. Très vulgaire et très raffiné. Timide et arrogant. Sale et classe. Le petit juif complexe et ensuite le maître du show-biz. C'est un peu écrasé, on en est béats. C'est une invention du négligé extraordinaire et puis évidemment, beaucoup de ses chansons sont dingues.

Un peu dans le même genre, aujourd'hui, il y a Philippe Katerine.

Il est comme ça Philippe Katerine, c'est un vrai excentrique, dans le bon sens. C'est un poète. Alors

oui, parfois, il appuie, il se laisse aller à un truc. Je l'ai déjà croisé, il ne peut pas faire autrement. Il ne se lève pas en disant : «*Aujourd'hui, je fais du Philippe Katerine.*»

Un chanteur peut s'inventer un personnage, comme un acteur joue un rôle. C'est quelque chose auquel tu peux t'identifier ?

Il y a eu un livre sur Gainsbourg à la fin de sa vie, *Gainsbourg sans filtre* par Marie-Dominique Lelièvre. Elle raconte qu'elle ouvre son armoire et il n'y a que des tenues de Gainsbourg. Donc, il se joue pour lui-même. Un peu comme Michou qui s'habille en Michou le matin pour devenir Michou. Ça devient une folie de se jouer. Aujourd'hui, avec Internet, les selfies, ce n'est plus possible. Si tu es obligé de jouer dès que tu sors de chez toi, tu ne peux plus sortir. Moi, le matin, je ne me dis pas : «*Qu'est ce que ferait Édouard Baer à ma place ?*» Quelquefois, les gens me disent, quand ils me rencontrent : «*C'est fou, vous avez la même voix qu'à la radio.*» Comme s'ils croyaient que j'inventais un personnage. Mais non. Si on se pose trop de questions sur son image, on devient fou ou malheureux.

Edouard Baer joue son spectacle Les Élocubrations d'un homme soudain frappé par la grâce au théâtre Antoine du 7 janvier au 15 février et est à l'affiche de la comédie de Martin Provost La Bonne Épouse le 11 mars.